

CHAPITRE XXI

EKATERINBOURG MORT DE LA FAMILLE IMPÉRIALE, DANS LA NUIT DU 16 AU 17 JUILLET 1918

En arrivant à Tioumen le 22 mai, nous fûmes immédiatement dirigés sous forte escorte vers le train spécial qui devait nous emmener à Ekaterinbourg. Au moment d'y monter avec mon élève, je fus séparé de lui et relégué dans un wagon de quatrième classe, gardé, comme tous les autres, par des sentinelles. Nous atteignîmes dans la nuit Ekaterinbourg et l'on s'arrêta à une certaine distance de la gare.

Le matin, vers neuf heures, plusieurs fiacres vinrent se ranger le long de notre train, et je vis quatre individus se diriger vers le wagon des enfants.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis Nagorny, le matelot attaché à Alexis Nicolaïevitch, passa devant ma fenêtre portant le petit malade dans ses bras ; derrière lui venaient les grandes-duchesses chargées de valises et de menus objets. Je voulus sortir, mais je fus brutalement repoussé dans le wagon par la sentinelle.

Je revins à la fenêtre : Tatiana Nicolaïevna s'avancait la dernière, portant son petit chien et traînant péniblement une lourde valise brune. Il pleuvait et je la voyais

enfoncer à chaque pas dans la boue. Nagorny voulut se porter à son aide : il fut violemment rejeté en arrière par un des commissaires... Quelques instants plus tard les fiacres s'éloignaient emportant les enfants dans la direction de la ville.

Combien peu je me doutais que je ne devais plus revoir ceux auprès desquels j'avais passé tant d'années ! J'étais persuadé qu'on allait revenir nous chercher et que nous ne tarderions pas à les rejoindre.

Cependant les heures s'écoulaient. Notre train fut ramené en gare, puis je vis passer le général Tatichtchef, la comtesse Hendrikof et M^{me} Schneider qu'on emmenait. Un peu plus tard, ce fut le tour de Volkof, valet de chambre de l'impératrice, de Kharitonof, chef de cuisine, du laquais Troup et du petit Léonide Sèdnief, marmiton de quatorze ans.

Sauf Volkof, qui parvint à s'échapper plus tard, et le petit Sèdnief, qui fut épargné, aucun de ceux qui furent emmenés ce jour-là ne devait sortir vivant des mains des bolchéviks.

Nous attendions toujours. Que se passait-il donc ? Pourquoi ne venait-on pas nous prendre à notre tour ? Nous nous livrions déjà à toutes sortes d'hypothèses lorsque, vers cinq heures, le commissaire Rodionof, qui était venu nous chercher à Tobolsk, entra dans notre wagon et nous annonça que « l'on n'avait plus besoin de nous » et que « nous étions libres ».

Libres ! Comment, on nous séparait d'eux ? Alors, tout était fini ! A l'excitation qui nous avait soutenus jusque-là succéda un profond découragement. Que faire ? Qu'entreprendre ? Nous étions accablés !

Je ne puis comprendre, aujourd'hui encore, ce qui a guidé les commissaires bolchéviks dans ce choix qui

devait nous sauver la vie. Pourquoi, par exemple, emmener en prison la comtesse Hendrikof alors qu'on laissait en liberté la baronne de Buxhoeveden, comme elle demoiselle d'honneur de l'impératrice ? Pourquoi eux et pas nous ? Y a-t-il eu confusion de noms ou de fonctions ? Mystère !

Le lendemain et les jours suivants, je me rendis avec mon collègue chez les consuls d'Angleterre¹ et de Suède — le consul de France étant absent ; — il fallait à tout prix tenter quelque chose pour venir en aide aux prisonniers. Les deux consuls nous tranquillisèrent en nous disant que des démarches avaient été entreprises et qu'ils ne croyaient pas à l'imminence du danger.

Je passai devant la maison Ipatief dont on apercevait le haut des fenêtres au-dessus de la muraille de planches qui l'emprisonnait. Je n'avais pas encore perdu tout espoir d'y entrer, car le docteur Dérévenko, qui avait été autorisé à visiter l'enfant, avait entendu le docteur Botkine demander au nom de l'empereur au commissaire Avdief, commandant de la garde, qu'on me laissât les rejoindre. Avdief avait répondu qu'il en référerait à Moscou. En attendant, mes compagnons et moi nous campions tous, sauf le docteur Dérévenko qui avait pris logement en ville, dans le wagon de quatrième classe qui nous avait amenés. Nous devions y rester plus d'un mois !

Le 26, nous recevions l'ordre de quitter sans délai le territoire du gouvernement de Perm — dont fait partie Ekaterinbourg — et de retourner à Tobolsk.

1. Je tiens à rendre hommage à l'attitude très courageuse du consul d'Angleterre, M. Preston, qui ne craignit pas d'entrer en lutte ouverte avec les autorités bolchéviques, au risque de compromettre sa sécurité personnelle.

On avait eu soin de ne nous donner qu'un seul document pour tous afin de nous tenir groupés, ce qui facilitait la surveillance. Mais les trains ne marchaient plus, le mouvement antibolchévik des volontaires russes et tchèques¹ s'étendait rapidement, et la ligne était exclusivement réservée aux échelons militaires qu'on expédiait en hâte sur Tioumen. C'était un nouveau délai.

Comme je passais un jour en compagnie du docteur Dérévenko et de Mr Gibbes devant la maison Ipatief, nous aperçumes deux fiacres arrêtés qu'entouraient de nombreux gardes rouges. Quelle ne fut pas notre émotion en reconnaissant, dans le premier, Sèdnief (le valet de pied des grandes-duchesses) assis entre deux gardiens. Nagorny s'approchait du second. S'appuyant sur le bord de la voiture, il monta sur le marchepied et, comme il relevait la tête, il nous aperçut tous trois immobiles à quelques pas de lui. Il nous regarda fixement pendant quelques secondes, puis, sans faire un geste qui pût nous trahir, s'assit à son tour. Les voitures partirent et nous les vîmes prendre le chemin de la prison.

Ces deux braves garçons furent fusillés peu de temps après : tout leur crime avait été de n'avoir pu cacher leur indignation lorsqu'ils avaient vu les commissaires

1. En mai 1918, les troupes tchéco-slovaques (composées de volontaires, anciens prisonniers de guerre) qui, en raison du développement que leur avait donné Kerensky, formaient alors deux fortes divisions, se trouvaient échelonnées le long du transsibérien, de Samara à Vladivostok ; on se préparait à les faire passer en France. Le grand État-major allemand, voulant empêcher ces troupes de rejoindre en Europe les forces alliées, intima aux bolchévistes l'ordre de les désarmer. A la suite d'un ultimatum qui fut repoussé par les Tchèques, la lutte éclata entre eux et les troupes bolchéviks commandées par des officiers allemands. Des formations de volontaires russes ne tardèrent pas à se joindre aux troupes tchéco-slovaques. Telle fut l'origine du mouvement qui, parti d'Omsk, gagna bientôt toute la Sibérie.

bolchéviks s'emparer de la petite chaîne en or qui retenait les images saintes suspendues au lit d'Alexis Nicolaïevitch malade.

Quelques jours s'écoulèrent encore, puis j'appris par le docteur Dérévenko que la demande qui avait été faite à mon sujet par le docteur Botkine était rejetée.

Le 3 juin, on attela notre wagon à l'un des nombreux trains d'affamés qui, de Russie, venaient chercher en Sibérie leur subsistance, et nous fûmes dirigés sur Tioumen où nous arrivâmes le 15, après diverses périéties. Quelques heures plus tard, je fus mis en état d'arrestation à l'État-major bolchévik où j'avais dû me rendre afin d'obtenir un visa indispensable pour mes compagnons et pour moi. Ce n'est que par un concours fortuit de circonstances que je fus relâché le soir et pus regagner le wagon où ils m'attendaient. Nous vécûmes ensuite des jours d'indicible angoisse, à la merci d'un hasard qui eût révélé notre présence. Ce qui, probablement, nous sauva, c'est que, perdus dans la foule des réfugiés qui encombraient la gare de Tioumen, nous réussîmes à passer inaperçus.

Le 20 juillet, les blancs (c'est ainsi que l'on désignait les troupes antibolchéviques) s'emparaient de Tioumen et nous délivraient des forcenés dont nous avions failli être les victimes. Quelques jours après, les journaux reproduisaient la proclamation affichée dans les rues d'Ekaterinbourg, annonçant que « la sentence de mort prononcée contre l'ex-tsar Nicolas Romanof avait été exécutée dans la nuit du 16 au 17 juillet, et que l'impératrice et les enfants avaient été évacués et mis en lieu sûr ».

Enfin, le 25 juillet, Ekaterinbourg tombait à son tour. A peine les communications rétablies, — ce qui

fut fort long, car la voie ferrée avait beaucoup souffert, --- nous accourions, M^r Gibbes et moi, pour nous mettre à la recherche de la famille impériale et de ceux de nos compagnons qui étaient restés à Ekaterinbourg.

Le surlendemain de mon arrivée, je pénétrai pour la première fois dans la maison Ipatief. Je parcourus, au premier étage, les chambres qui leur avaient servi de prison ; elles étaient dans un désordre indescriptible. On voyait que l'on s'était efforcé de faire disparaître toute trace de ceux qui les avaient habitées. Des montceaux de cendres avaient été retirés des poèles. Ils contenaient une foule de menus objets à demi calcinés, tels que brosses à dents, épingle à cheveux, boutons, etc., au milieu desquels je retrouvai l'extrémité d'une brosse à cheveux portant encore visibles sur l'ivoire bruni les initiales de l'impératrice : A. Θ. (Alexandra-Féodorovna) ¹. S'il était vrai que les prisonniers eussent été évacués, ils avaient dû être emmenés tels qu'ils étaient, sans même pouvoir emporter aucun des objets de toilette les plus indispensables.

Je remarquai ensuite sur le mur, dans l'embrasure d'une des fenêtres de la chambre de Leurs Majestés, le signe préféré de l'impératrice, le *sauvastika*² qu'elle faisait mettre partout comme porte-bonheur. Elle l'avait dessiné au crayon et avait ajouté dessous la date 17/30 avril, jour de leur incarcération dans la maison Ipatief. Le même signe, mais sans date, se retrouvait également sur le papier du mur, à la hauteur

1. La lettre θ est le *théta* grec, dont la prononciation, qui n'a pas d'équivalent en français, se rapproche plutôt du son / que du th.

2. Le *sauvastika* est un symbole religieux de l'Inde qui consiste en une croix à branches égales, dont les extrémités sont recourbées à gauche; si elles le sont à droite, selon le mouvement apparent de translation du soleil, le signe est dit *svastika*.

du lit occupé sans doute par elle ou par Alexis Nicolaïevitch. Mais j'eus beau chercher, il me fut impossible de découvrir la moindre indication qui pût nous renseigner sur leur sort.

Je descendis ensuite à l'étage inférieur dont la plus grande partie était en sous-sol. Je pénétrai avec une émotion intense dans la chambre qui peut-être, — j'avais encore un doute, — avait été le lieu de leur mort. L'aspect en était sinistre au delà de toute expression. Le jour n'y pénétrait que par une fenêtre garnie de barreaux qui s'ouvrait dans le mur à hauteur d'homme. Les parois et le plancher portaient de nombreuses traces de balles et de coups de baïonnette. On comprenait à première vue qu'un crime odieux avait été commis là et que plusieurs personnes y avaient trouvé la mort. Mais qui ? Combien ?

J'en arrivais à croire que l'empereur avait péri et, cela étant, je ne pouvais admettre que l'impératrice lui eût survécu. Je l'avais vue à Tobolsk, lorsque le commissaire Yakovlef était venu pour emmener l'empereur, se jeter là où le danger lui apparaissait le plus grand. Je l'avais vue, après un supplice de plusieurs heures pendant lesquelles ses sentiments d'épouse et de mère avaient lutté désespérément, abandonner, la mort dans l'âme, son enfant malade pour suivre son mari dont la vie lui semblait menacée. Oui, c'était là chose possible, il se pouvait qu'ils eussent succombé tous deux, victimes de ces brutes. Mais les enfants ? Massacrés, eux aussi ? Je ne pouvais le croire. Tout mon être se révoltait à cette idée. Et cependant tout prouvait que les victimes avaient été nombreuses. Alors ?...

Les jours suivants, je continuai mes recherches à

Ekaterinbourg, dans les environs, au monastère, partout où je pouvais espérer recueillir quelque indice. Je vis le père Storojef qui, le dernier, avait célébré un office religieux dans la maison Ipatief le dimanche 14, soit deux jours avant la nuit terrible. Lui aussi, hélas ! gardait bien peu d'espoir.

L'instruction n'avancait que fort lentement. Elle avait débuté dans des circonstances extrêmement difficiles, car, entre le 17 et le 25 juillet, les commissaires bolchéviks avaient eu le temps de faire disparaître presque toutes les traces de leur crime. Dès la prise d'Ekaterinbourg par les blancs, les autorités militaires avaient fait mettre une garde autour de la maison Ipatief et une enquête judiciaire avait été ouverte, mais les fils avaient été si habilement brouillés qu'il était bien difficile de s'y retrouver.

La déposition la plus importante était celle de quelques paysans du village de Koptiaki, situé à 20 verstes au nord-ouest d'Ekaterinbourg. Ils étaient venus déclarer que, dans la nuit du 16 au 17 juillet, les bolchéviks avaient occupé une clairière dans une forêt proche de leur village et qu'ils y étaient restés plusieurs jours. Ils rapportaient des objets qu'ils avaient trouvés près d'un puits de mine abandonné, non loin duquel on voyait les traces d'un grand bûcher. Des officiers se rendirent dans la clairière indiquée et y découvrirent encore d'autres objets qui, comme les premiers, furent reconnus pour avoir appartenu à la famille impériale.

L'enquête avait été confiée à Ivan Alexandrovitch Serguéief, membre du tribunal d'Ekaterinbourg. Elle suivait un cours normal, mais les difficultés étaient très

grandes. Serguéief inclinait de plus en plus à admettre la mort de tous les membres de la famille. Mais les corps restaient introuvables et les dépositions d'un certain nombre de témoins entretenaient l'hypothèse d'un transfert de l'impératrice et des enfants. Ces dépositions — comme ce fut établi par la suite — émanaient d'agents bolchéviks laissés à dessein à Ekaterinbourg pour égarer les recherches. Leur but fut partiellement atteint, car Serguéief perdit un temps précieux et fut long à s'apercevoir qu'il faisait fausse route.

Les semaines passaient sans apporter de nouvelles précisions. Je me décidai alors à rentrer à Tioumen, le prix de la vie étant très élevé à Ekaterinbourg. Avant de partir, j'obtins cependant de Serguéief la promesse qu'il me rappellerait si un fait nouveau de quelque importance se produisait au cours de l'instruction.

A la fin de janvier 1919, je reçus un télégramme du général Janin que j'avais connu à Mohilef alors qu'il était chef de la mission militaire française auprès du G. Q. G. russe. Il m'invitait à venir le rejoindre à Omsk. Quelques jours plus tard, je quittai Tioumen, et, le 13 février, j'entrai à la mission militaire que la France avait envoyée auprès du gouvernement d'Omsk¹.

L'amiral Koltchak, se rendant compte de l'importance historique de l'enquête qui se poursuivait au sujet de la disparition de la famille impériale, et désirant en connaître les résultats, avait chargé en janvier le général

1. Les Alliés avaient résolu de tirer parti du mouvement antibolchévique qui s'était produit en Sibérie, et d'utiliser sur place les troupes tchéco-slovaques en créant, sur la Volga, contre les troupes germano-bolchéviques, un nouveau front qui pourrait faire diversion et retenir une partie des forces allemandes libérées par le traité de Brest-Litovsk. De là l'envoi par la France et l'Angleterre de missions civiles et militaires en Sibérie. Le gouvernement antibolchévique d'Omsk avait alors à sa tête l'amiral Koltchak.

Ditériks de lui apporter d'Ekaterinbourg les pièces de l'instruction, ainsi que tous les objets retrouvés. Le 5 février, il faisait appeler Nicolas Alexiévitch Sokolof, « juge d'instruction pour affaires particulièrement importantes¹ » et l'invitait à prendre connaissance de l'enquête. Deux jours plus tard, le ministre de la Justice, Starankévitch, chargeait ce dernier de continuer l'œuvre de Serguéief.

C'est à ce moment que je fis la connaissance de M. Sokolof. Dès notre première entrevue, je compris que sa conviction était faite et qu'il ne gardait plus aucun espoir. Pour moi, je ne pouvais croire encore à tant d'horreurs. « Mais les enfants, les enfants ? lui criais-je. — Les enfants, ils ont subi le même sort que leurs parents. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi. — Mais les corps ? — C'est dans la clairière qu'il faut chercher, c'est là que nous trouverons la clef du mystère, car ce n'est pas simplement pour y brûler quelques vêtements que les bolchéviks y ont passé *trois jours et trois nuits*. »

Hélas ! les conclusions du juge d'instruction n'allaient pas tarder à être confirmées par la déposition d'un des principaux meurtriers, Paul Medviédef, qui venait d'être fait prisonnier à Perm. Sokolof étant à Omsk, ce fut Serguéief qui l'interrogea le 25 février à Ekaterinbourg. Il reconnut formellement que l'empereur, l'impératrice et les cinq enfants, le Dr Botkine et les trois domestiques avaient été tués dans le sous-sol de la maison Ipatief, au cours de la nuit du 16 au 17 juillet.

1. Il y avait en Russie trois catégories de juges d'instruction : a) juges d'instruction ordinaires ; b) juges d'instruction pour affaires importantes ; c) juges d'instruction pour affaires particulièrement importantes.

Mais il ne put, ou ne voulut donner aucune indication sur ce qu'on avait fait des corps après le meurtre.

Je travaillai pendant quelques jours avec M. Sokolof, puis il partit pour Ekaterinbourg afin de continuer sur place l'enquête commencée par Serguéief.

En avril, le général Ditériks qui rentrait de Vladivostok, — où il avait été envoyé en mission spéciale par l'amiral Koltchak, — vint le rejoindre et seconder ses efforts. A partir de ce moment, l'instruction allait faire de rapides progrès. Des centaines de personnes furent interrogées et, dès que la neige eut disparu, des travaux considérables furent entrepris dans la clairière où les paysans de Koptiaki avaient retrouvé des objets ayant appartenu à la famille impériale. Le puits de mine fut vidé et visité à fond. Les cendres et la terre d'une partie de la clairière furent passées au crible, tout le terrain environnant fut soigneusement examiné. On arriva à déterminer l'emplacement de deux grands bûchers et, plus vaguement, les traces d'un troisième... Ces recherches méthodiques ne tardèrent pas à amener des découvertes d'une extrême importance.

Se consacrant tout entier à l'œuvre entreprise, faisant preuve d'une patience et d'un dévouement inlassables, M. Sokolof devait arriver en quelques mois à reconstituer avec une méthode remarquable toutes les circonstances du crime.

CHAPITRE XXII

LES CIRCONSTANCES DU CRIME ÉTABLIES PAR L'ENQUÊTE

Dans les pages qui vont suivre, j'exposerai les circonstances du meurtre de la famille impériale, telles qu'elles ressortent des dépositions des témoins et des pièces de l'instruction. Des six forts volumes manuscrits où elle est consignée j'ai extrait les faits essentiels de ce drame au sujet duquel, hélas ! ne subsiste plus aucun doute. L'impression que l'on ressent à la lecture de ces documents est celle d'un effroyable cauchemar, mais je ne me crois pas le droit d'en atténuer l'horreur.

Vers la mi-avril 1918, Yankel Sverdloff, président du Comité exécutif central à Moscou, cédant à la pression de l'Allemagne¹, envoya le commissaire Yakovlev à Tobolsk pour procéder au transfert de la famille impériale. Ce dernier avait reçu l'ordre de la conduire à Moscou ou à Pétrograd. Il rencontra toutefois dans l'exécution de sa mission une résistance qu'il s'efforça de vaincre, ainsi que l'a établi l'enquête. Cette résis-

1. Le but que poursuivait l'Allemagne, c'était une restauration monarchique en faveur de l'empereur ou du tsarévitch, à la condition que le traité de Brest-Litovsk fût reconnu, et que la Russie devînt l'alliée de l'Allemagne. Ce plan échoua grâce à la résistance de l'empereur Nicolas II qui fut probablement victime de sa fidélité à ses Alliés.

tance avait été organisée par le gouvernement régional de l'Oural, dont le siège était à Ekaterinbourg. C'est lui qui prépara, à l'insu de Yakovlef, le guet-apens qui devait permettre de s'emparer de l'empereur à son passage. Mais il paraît établi que ce projet avait reçu l'approbation secrète de Moscou. Il est plus que probable, en effet, que Sverdlof joua double jeu et que, tout en feignant d'obtempérer aux instances du général baron de Mirbach, à Moscou, il s'entendit avec les commissaires d'Ekaterinbourg pour ne pas laisser échapper le tsar. Quo qu'il en soit, l'installation de l'empereur à Ekaterinbourg fut une improvisation. En deux jours, le marchand Ipatief était délogé de sa maison, et l'on se mit à construire une forte clôture de planches qui s'élevait jusqu'au haut des fenêtres du deuxième étage.

C'est là que furent conduits, le 30 avril, l'empereur, l'impératrice, la grande-ducasse Marie Nicolaïevna, le Dr Botkine et les trois serviteurs qui les accompagnaient : Anna Démidova, femme de chambre de l'impératrice, Tchémadourov, valet de chambre de l'empereur, et Sèdnief, valet de pied des grandes-ducasses.

Au début, la garde était formée de soldats que l'on prenait au hasard et qui changeaient fréquemment. Plus tard, ce furent exclusivement des ouvriers de l'usine de Sissert et de la fabrique des frères Zlokazof qui la composèrent. Ils avaient à leur tête le commissaire Avdief, commandant de « la maison à destination spéciale », — c'est ainsi que l'on désignait la maison Ipatief.

Les conditions d'existence des prisonniers étaient beaucoup plus pénibles qu'à Tobolsk. Avdief était un ivrogne invétéré qui se laissait aller à ses instincts

grossiers et s'ingéniait avec ses subordonnés à infliger chaque jour de nouvelles humiliations à ceux dont il avait la garde. Il fallait accepter les privations, se soumettre aux vexations, se plier aux exigences et aux caprices de ces êtres vulgaires et bas.

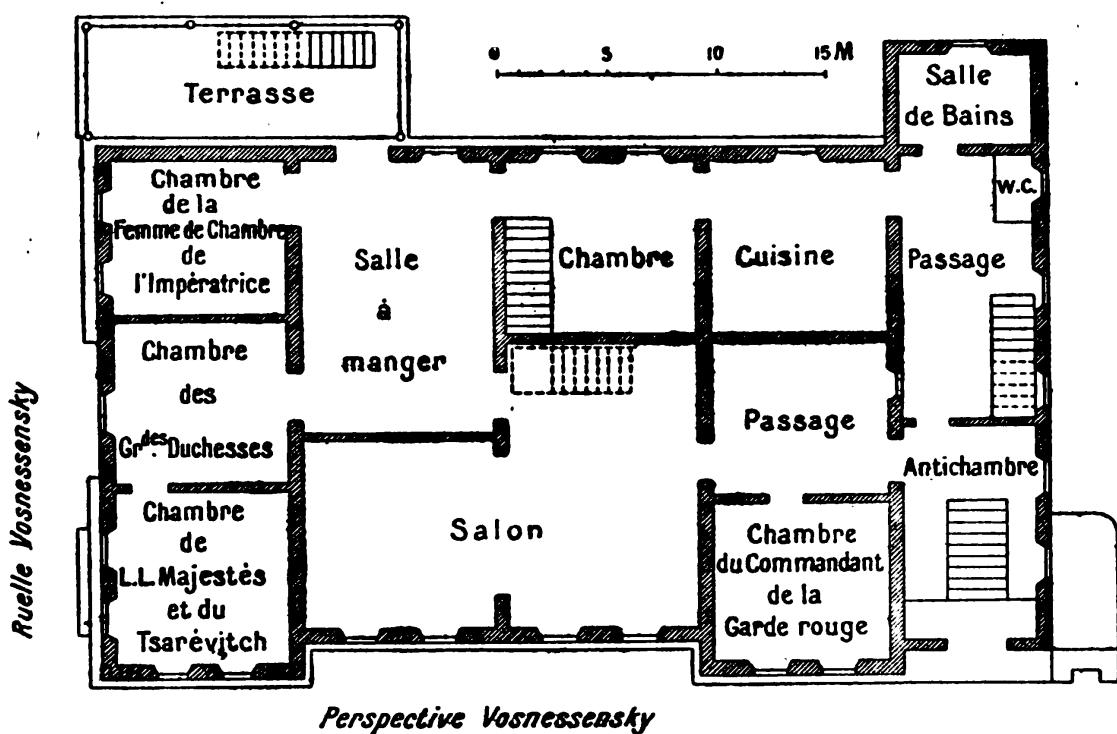
Dès leur arrivée à Ekaterinbourg, le 23 mai, le tsarévitch et ses trois sœurs furent conduits à la maison Ipatief où les attendaient leurs parents. Succédant aux angoisses de la séparation, cette réunion fut une joie immense, malgré les tristesses de l'heure présente et l'incertitude d'un avenir menaçant.

Quelques heures plus tard, on amenait également Kharitonof (chef de cuisine), le vieux Troup (laquais) et le petit Léonide Sèdnief (marmiton). Le général Tatichtchef, la comtesse Hendrikof, Mlle Schneider et Volkof, valet de chambre de l'impératrice, avaient été conduits directement en prison.

Le 24, Tchémadourov, étant tombé malade, fut transféré à l'infirmerie de la prison ; — on l'y oublia et c'est ainsi qu'il échappa miraculeusement à la mort. Quelques jours après, on emmenait à leur tour Nagorny et Sèdnief. Le petit nombre de ceux qu'on avait laissés auprès des prisonniers diminuait rapidement. Par bonheur il leur restait le Dr Botkine dont le dévouement fut admirable et quelques domestiques d'une fidélité à toute épreuve : Anna Demidova, Kharitonof, Troup et le petit Léonide Sèdnief. En ces jours de souffrance, la présence du Dr Botkine fut un grand réconfort pour les prisonniers ; il les entoura de ses soins, servit d'intermédiaire entre eux et les commissaires et s'efforça de les protéger contre la grossièreté de leurs gardiens.

L'empereur, l'impératrice et le tsarévitch occupaient la pièce qui forme l'angle de la place et de la ruelle

Vosnessensky ; les quatre grandes-duchesses, la chambre voisine dont la porte avait été enlevée ; les premières nuits, n'ayant pas de lit, elles couchèrent sur le plancher. Le docteur Botkine dormait dans le salon et la femme de chambre de l'impératrice dans la pièce qui est à l'angle de la ruelle Vosnessensky et du jardin. Quant aux autres captifs, ils s'étaient installés dans la cuisine et la salle adjacente.



Plan du premier étage de la maison Ipatief.

La nuit du meurtre, la famille impériale passa par la salle à manger et la cuisine et descendit l'escalier, à droite, au-dessous du mot Passage.

L'état de santé d'Alexis Nicolaïevitch avait été aggravé par les fatigues du voyage ; il restait couché la majeure partie de la journée et, lorsqu'on sortait pour la promenade, c'était l'empereur qui le portait jusqu'au jardin.

La famille et les domestiques prenaient leurs repas en commun avec les commissaires, qui habitaient au

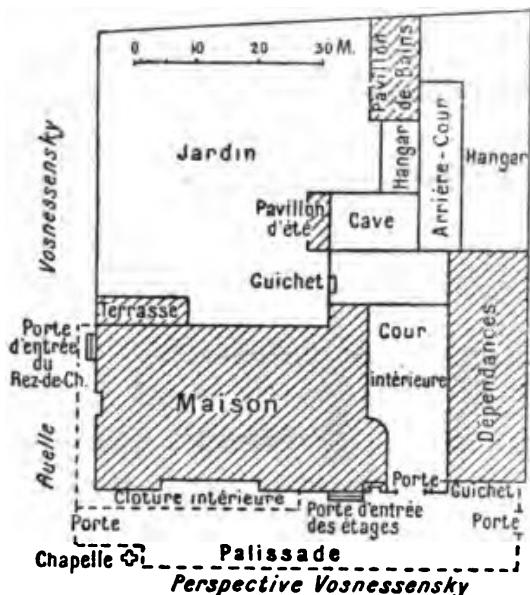
même étage qu'eux, vivant ainsi dans une promiscuité de toute heure avec ces hommes grossiers qui le plus souvent étaient ivres.

La maison avait été entourée d'une seconde clôture de planches ; elle était devenue une véritable prison-forteresse. Il y avait des postes de sentinelles à l'intérieur et à l'extérieur, des mitrailleuses dans le bâtiment

et au jardin. La chambre du commandant — la première en entrant — était occupée par le commissaire Avdief, son adjoint Mochkine et quelques ouvriers. Le reste de la garde habitait le sous-sol, mais les hommes montaient souvent à l'étage supérieur et pénétraient quand bon leur semblait dans les chambres où logeait la famille impériale.

Cependant la religion soutenait d'une façon remarquable le courage des prisonniers. Ils avaient gardé cette foi merveilleuse qui, à Tobolsk déjà, faisait l'admiration de leur entourage et qui leur donnait tant de force, tant de sérénité dans la souffrance. Ils étaient déjà presque détachés de ce monde. On entendait souvent l'impératrice et les grandes-duchesses chanter des airs religieux qui venaient troubler, malgré eux, leurs gardiens.

Peu à peu, toutefois, ces gardiens s'humanisèrent au

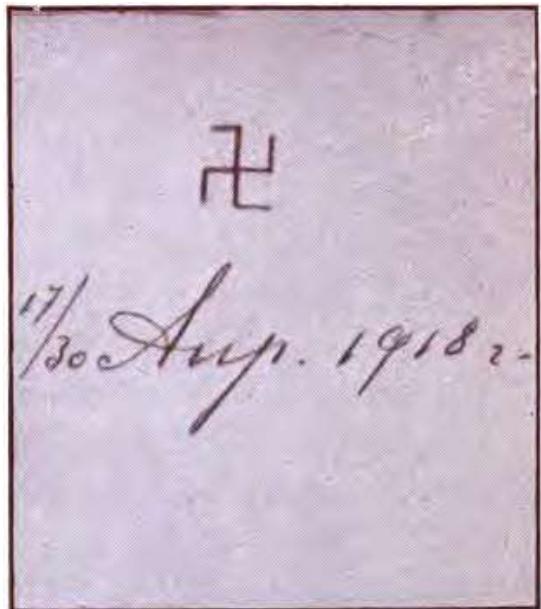
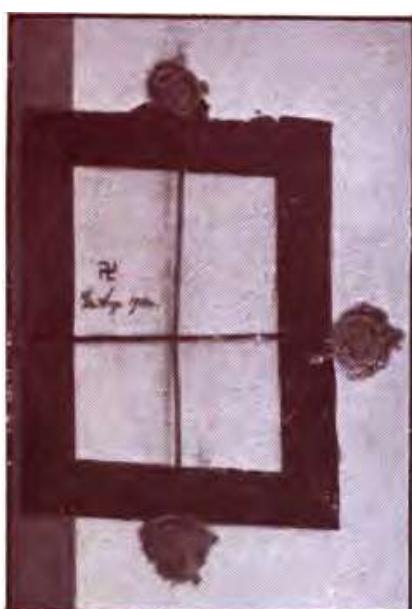


Plan de la propriété Ipatiev.



LA MAISON IPATIEF, DU COTÉ DE LA RUELLE VOSNESENSKY.

Au rez-de-chaussée, la fenêtre cintrée, entre deux arbres, est celle de la chambre du meurtre ; au-dessus, fenêtre de la chambre des Grandes-Duchesses ; les quatre fenêtres jumelées deux par deux, à l'angle du premier étage, sont celles de la chambre de l'Empereur, de l'Impératrice et du Tsarévitch.



LE SIGNE PRÉFÉRÉ DE L'IMPÉRATRICE LE " SUUVASTIKA " PORTE-BONHEUR, QU'ELLE AVAIT DESSINÉ AU CRAYON DANS L'EMBRASURE D'UNE FENÊTRE DE SA CHAMBRE, A EKATERINBOURG, EN Y AJOUTANT LA DATE DU 17/30 AVRIL 1918.
A gauche, photographie de l'inscription placée sous une plaque de verre et quatre scellés.
A droite, calque de la même inscription.



YOUROVSKY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE VERSÉE A L'ENQUÊTE.



CHAMBRE DES GRANDES-DUCHESSES DANS L'ÉTAT OU JE LA VIS QUAND
JE PÉNÉTRAI DANS LA MAISON IPATIEF. ON DISTINGUE, SUR LE
PLANCHER, LES CENDRES RETIRÉES DES POÈLES.

contact de leurs prisonniers. Ils furent étonnés de leur simplicité, attirés par leur douceur, subjugués par leur dignité sereine et bientôt ils se sentirent dominés par ceux qu'ils avaient cru tenir en leur pouvoir. L'ivrogne Avdief lui-même se trouva désarmé par tant de grandeur d'âme ; il eut le sentiment de son infamie. Une profonde pitié succéda chez ces hommes à la férocité du début.

Les autorités soviétiques, à Ekaterinbourg, comprenaient :

a) le *Conseil régional de l'Oural*, composé de 30 membres environ dont le président était le commissaire Biéloborodof ;

b) le *Présidium*, sorte de comité exécutif formé de quelques membres : Biéloborodof, Golochtchokine, Syromolotof, Safarof, Voïkof, etc. ;

c) la *Tchrezvytchaïka*, dénomination populaire de la « Commission extraordinaire pour la lutte contre la contre-révolution et la spéculation », dont le centre est à Moscou et qui a ses ramifications dans toute la Russie. C'est là une organisation formidable qui est la base même du régime soviétique. Chaque section reçoit ses ordres directement de Moscou et les exécute par ses propres moyens. Toute *Tchrezvytchaïka* de quelque importance dispose d'un détachement d'hommes sans aveu : le plus souvent des prisonniers de guerre austro-allemands, des Lettons, des Chinois, etc., qui ne sont en réalité que des bourreaux grassement rétribués.

A Ekaterinbourg, la *Tchrezvytchaïka* était toute-puissante, ses membres les plus influents étaient les commissaires Yourovsky, Golochtchokine, etc.

Avdief était sous le contrôle immédiat des autres

commissaires, membres du *Présidium* et de la *Tchrez-vytchaïka*. Ils ne tardèrent pas à se rendre compte du changement qui s'était opéré dans les sentiments des gardiens à l'égard de leurs prisonniers et résolurent de prendre des mesures radicales. A Moscou aussi on était inquiet, comme le prouve le télégramme suivant envoyé d'Ekaterinbourg par Biéloborodof à Sverdloff et à Golochtchokine (qui se trouvait alors à Moscou) : « Syromolotof vient de partir pour Moscou pour organiser l'affaire selon indications du centre. Appréhensions vaines. Inutile s'inquiéter. Avdief révoqué. Mochkine arrêté. Avdief remplacé par Yourovsky. Garde intérieure changée, d'autres la remplacent. »

Ce télégramme est du 4 juillet.

Ce même jour, en effet, Avdief et son adjoint Mochkine étaient arrêtés et remplacés par le commissaire Yourovsky, un Juif, et son second, Nikouline. La garde, formée — comme il a été dit — exclusivement d'ouvriers russes, fut transférée dans une maison voisine, la maison Popof.

Yourovsky amenait avec lui dix hommes — presque tous des prisonniers de guerre austro-allemands — « choisis » parmi les bourreaux de la *Tchrez-vytchaïka*. A partir de ce jour, ce furent eux qui occupèrent les postes intérieurs, les postes extérieurs continuant à être fournis par la garde russe.

La « maison à destination spéciale » était devenue une *dépendance de la Tchrez-vytchaïka* et la vie des prisonniers ne fut plus qu'un long martyre.

A cette époque, la mort de la famille impériale avait déjà été décidée à Moscou. Le télégramme cité plus haut le prouve. Syromolotof est parti pour Moscou

« afin d'organiser *l'affaire* selon les indications du centre »... Il va rentrer avec Golochtchokine apportant les instructions et les directives de Sverdloff. Yourovsky, en attendant, prend ses dispositions. Il sort plusieurs jours de suite à cheval, on le voit parcourir les environs, cherchant un endroit propice à ses desseins et où il puisse faire disparaître les corps de ses victimes. Et ce même homme, — cynisme qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, — s'en vient ensuite visiter le tsarévitch dans son lit !

Plusieurs jours s'écoulent ; Golochtchokine et Syromolotof sont rentrés, tout est prêt.

Le dimanche 14 juillet, Yourovsky fait appeler un prêtre, le Père Storojef, et autorise un service religieux. Les prisonniers sont déjà des condamnés à mort auxquels on ne saurait refuser les secours de la religion !

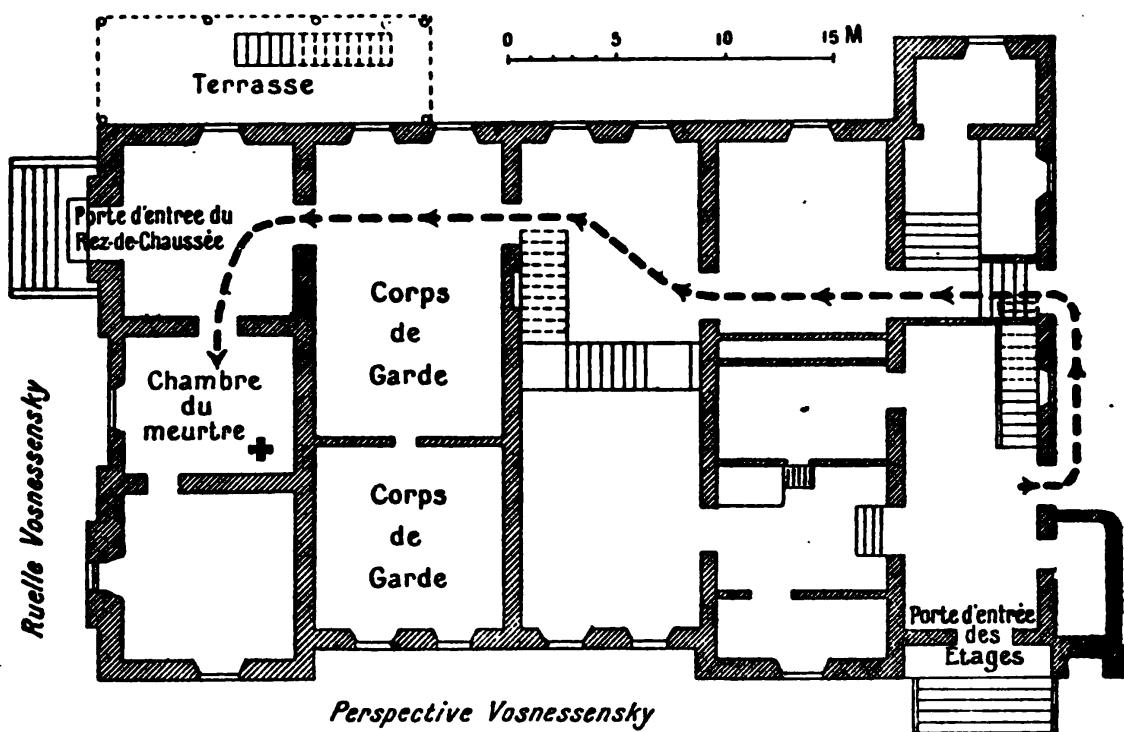
Le lendemain, il donne l'ordre d'emmener le petit Léonide Sèdnief dans la maison Popof où se trouve la garde russe.

Le 16, vers sept heures du soir, il ordonne à Paul Medviédef, en qui il avait toute confiance, — Medviédef était à la tête des ouvriers russes, — de lui apporter les douze revolvers, système Nagan, dont dispose la garde russe. Lorsque cet ordre est exécuté, il lui annonce que toute la famille impériale sera mise à mort cette nuit même et il le charge de le faire savoir plus tard aux gardes russes. Medviédef le leur communique vers dix heures.

Un peu après minuit, Yourovsky pénètre dans les chambres occupées par les membres de la famille impériale, les réveille, ainsi que ceux qui vivent avec eux, et leur dit de se préparer à le suivre. Le prétexte qu'il leur donne est qu'on doit les emmener, qu'il y a des

émeutes en ville et qu'en attendant ils seront plus en sécurité à l'étage inférieur.

Tout le monde est bientôt prêt, on prend quelques menus objets et des coussins, puis l'on descend par l'escalier intérieur qui mène à la cour d'où l'on rentre dans les chambres du rez-de-chaussée. Yourovsky marche en tête avec Nikouline, puis viennent l'empereur portant Alexis Nicolaiévitch, l'impératrice, les grandes-duchesses, le docteur Botkine, Anna Démidova, Kharitonof et Troup.



Plan du rez-de-chaussée.

La ligne pointillée indique le trajet parcouru par la famille impériale : descendue du premier étage, elle sortit dans la cour intérieure, remonta quelques marches et retraversa toute la maison pour arriver dans la chambre où elle allait être massacrée.

Les prisonniers s'arrêtent dans la pièce qui leur est indiquée par Yourovsky. Ils sont persuadés que l'on est allé chercher les voitures ou les automobiles qui doivent les emmener et, comme l'attente peut être

longue, ils réclament des chaises. On en apporte trois. Le tsarévitch, qui ne peut rester debout à cause de sa jambe malade, s'assied au milieu de la chambre. L'empereur prend place à sa gauche, le docteur Botkine est debout à sa droite et un peu en arrière. L'impératrice s'assied près du mur (à droite de la porte par laquelle ils sont entrés), non loin de la fenêtre. On a mis un coussin sur sa chaise comme sur celle d'Alexis Nicolaïevitch. Elle a derrière elle une de ses filles, probablement Tatiana. Dans l'angle de la chambre, du même côté, Anna Démidova, — elle a gardé deux coussins dans ses bras. Les trois autres grandes-duchesses sont adossées au mur du fond et ont à leur droite dans l'angle Kharitonof et le vieux Troup.

L'attente se prolonge. Brusquement Yourovsky rentre dans la chambre avec sept Austro-Allemands et deux de ses amis, les commissaires Ermakof et Vaganof, bourreaux attitrés de la *Tchrezvytchaïka*. Medviédef aussi est présent. Yourovsky s'avance et dit à l'empereur : « Les vôtres ont voulu vous sauver, mais ils n'y ont pas réussi et nous sommes obligés de vous mettre à mort. » Il lève aussitôt son revolver et tire à bout portant sur l'empereur qui tombe foudroyé. C'est le signal d'une décharge générale. Chacun des meurtriers a choisi sa victime. Yourovsky s'est réservé l'empereur et le tsarévitch. La mort est presque instantanée pour la plupart des prisonniers. Cependant Alexis Nicolaïevitch gémit faiblement. Yourovsky met fin à sa vie d'un coup de revolver. Anastasie Nicolaïevna n'est que blessée et se met à crier à l'approche des meurtriers ; elle succombe sous les coups des baïonnettes. Anna Démidova, elle aussi, a été épargnée grâce aux coussins derrière lesquels elle se cache. Elle se jette de côté et

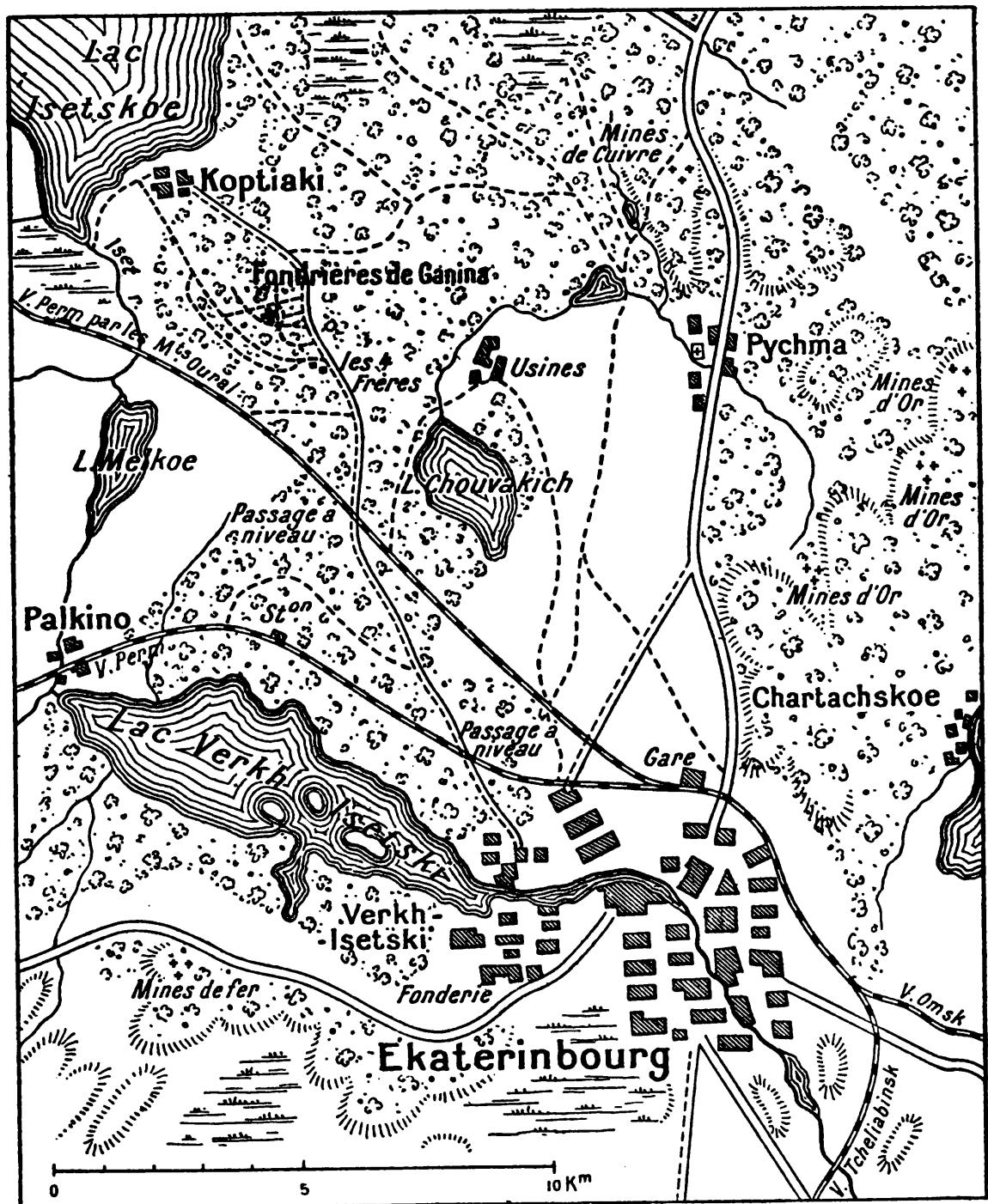
d'autre et finit par tomber à son tour sous les coups des assassins.

Les dépositions des témoins ont permis à l'enquête de rétablir dans tous ses détails la scène effroyable du massacre. Ces témoins sont Paul Medviédef¹, l'un des meurtriers ; Anatole Yakimof, qui assista certainement au drame, quoiqu'il le nie, et Philippe Proskouriakof qui raconte le crime d'après le récit d'autres spectateurs. Tous les trois faisaient partie de la garde de la maison Ipatief.

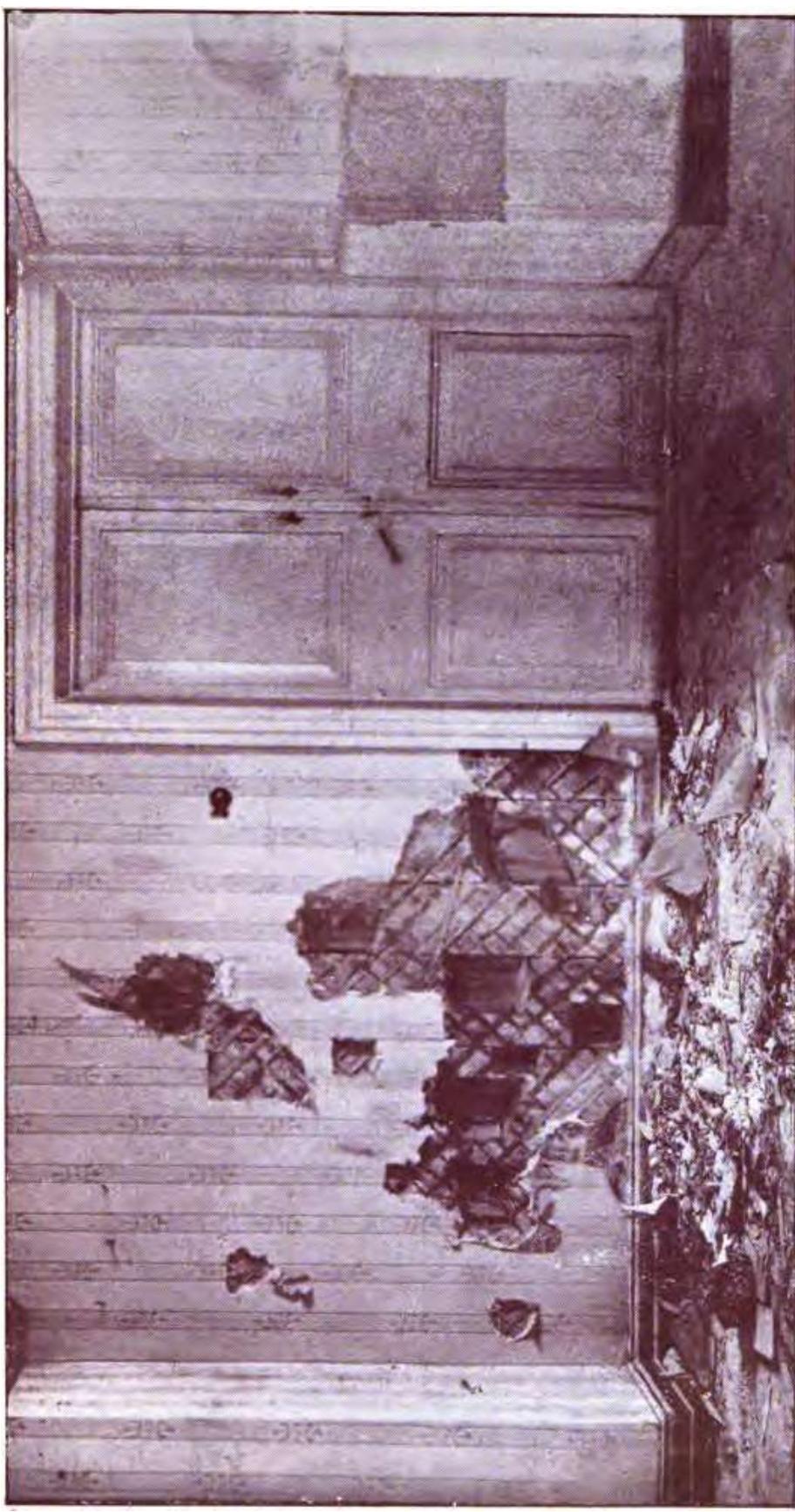
Quand tout est terminé, les commissaires enlèvent aux victimes leurs bijoux, et les corps sont transportés à l'aide de draps de lit et des brancards d'un traîneau jusqu'au camion automobile qui attend devant la porte de la cour, entre les deux clôtures de planches.

Il faut se hâter avant le lever du jour. Le funèbre cortège traverse la ville encore endormie et s'achemine vers la forêt. Le commissaire Vaganof le précède à cheval, car il faut éviter toute rencontre. Comme on approche déjà de la clairière vers laquelle on se dirige, il voit venir à lui un char de paysans. C'est une femme du village de Koptiaki, qui est partie dans la nuit avec son fils et sa bru pour venir vendre son poisson à la ville. Il leur ordonne aussitôt de tourner bride et de rentrer chez eux. Pour plus de sûreté, il les accompagne en galopant à côté du char, et leur interdit sous peine

1. Medviédef fut fait prisonnier, lors de la prise de Perm par les troupes antibolchéviques en février 1919. Il mourut un mois plus tard à Ekaterinbourg du typhus exanthémique. Il prétendait n'avoir assisté qu'à une partie du drame et n'avoir pas tiré lui-même. (D'autres témoins affirment le contraire.) C'est là le procédé classique auquel tous les assassins recourent pour leur défense.



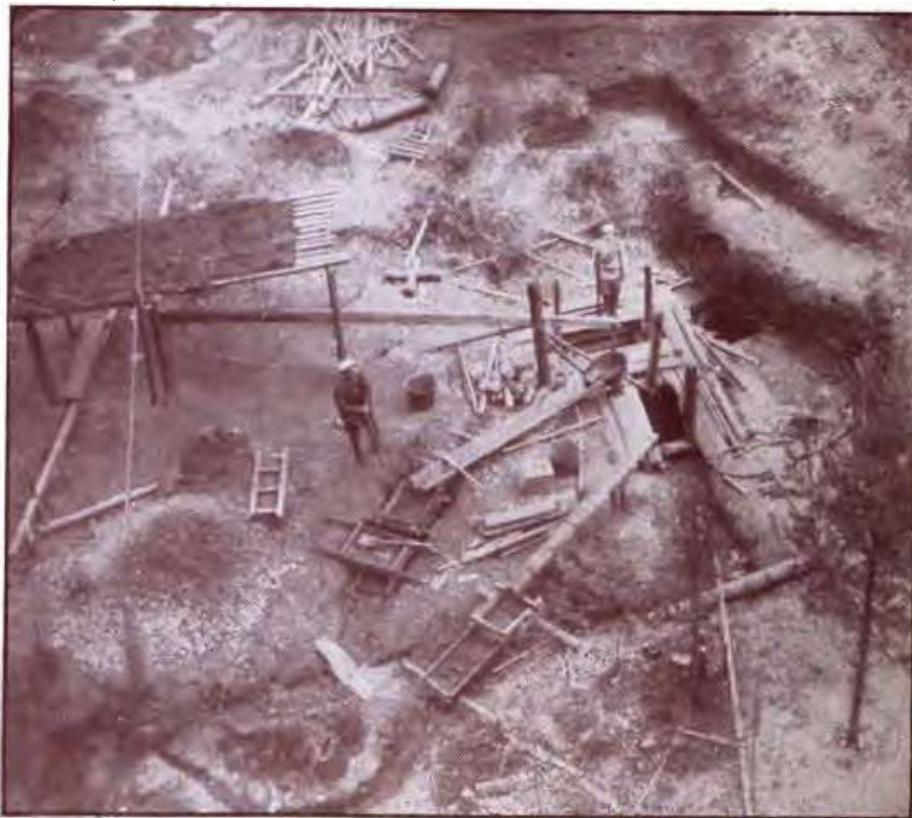
Environs d'Ekaterinbourg : la croix indique le lieu de l'incinération, dans une clairière voisine des fondrières de Ganina.



LA CHAMBRE OU FURENT MIS A MORT LES MEMBRES DE LA FAMILLE IMPÉRIALE ET LEURS COMPAGNONS DE CAPTIVITÉ,
AU REZ-DE-CHAUSSEE DE LA MAISON IPATIEF.



PUITS DE MINE OU FURENT JETÉES LES CENDRES.



TRAVAUX D'EXPLORATION DU PUITS DE MINE.



M. SOKOLOF EXAMINANT LES CENDRES DU BUCHER LE PLUS
RAPPROCHÉ DU PUITS DE MINE.



M. N. SOKOLOF, DEVANT LES TRACES D'UN DES BUCHERS, AU PIED
D'UN VIEUX BOULEAU.



LE DR BOTKINE QUI FUT MIS A MORT AVEC LA FAMILLE IMPÉRIALE.



GROUPE EXÉCUTÉ A TOBOLSK EN SEPTEMBRE 1917, LORSQU'ON
NOUS OBLIGEA A NOUS FAIRE PHOTOGRAPHIER.

De gauche à droite, au premier plan : M^{me} Schneider et la comtesse Hendrikof.
fusillées à Perm ; au second plan : le général Tatichtchef et le prince Dolgorouky,
fusillés à Ekaterinbourg.

de mort de se retourner et de regarder en arrière. Mais la paysanne a eu le temps d'entrevoir la grande masse sombre qui s'avancait derrière le cavalier. Rentrée au village, elle raconte ce qu'elle a vu. Les paysans intrigués partent en reconnaissance et viennent se heurter au cordon de sentinelles qui a été placé dans la forêt.

Cependant, après de grandes difficultés, car les chemins sont très mauvais, le camion a atteint la clairière. Les cadavres sont déposés à terre puis en partie déshabillés. C'est alors que les commissaires découvrent une quantité de bijoux que les grandes-duchesses portaient cachés sous leurs vêtements. Ils s'en emparent aussitôt, mais dans leur hâte ils en laissent tomber quelques-uns sur le sol où ils sont piétinés. Les corps sont ensuite sectionnés et placés sur de grands bûchers, dont la combustion est activée par de la benzine. Les parties les plus résistantes sont détruites à l'aide d'acide sulfurique. Pendant trois jours et trois nuits les meurtriers travaillent à leur œuvre de destruction sous la direction de Yourovsky et de ses deux amis Ermakof et Vaganot. On amène 175 kilogrammes d'acide sulfurique et plus de 300 litres de benzine de la ville à la clairière !

Enfin, le 20 juillet, tout est terminé. Les meurtriers font disparaître les traces des bûchers, et les cendres sont jetées dans un puits de mine ou dispersées dans les environs de la clairière, afin que rien ne vienne révéler ce qui s'est passé.

* * *

Pourquoi ces hommes prennent-ils tant de soin à faire disparaître toute trace de leur action ? Pourquoi, alors qu'ils prétendent faire œuvre de justiciers, se

cachent-ils comme des criminels ? Et de qui se cachent-ils ?

C'est Paul Medvédief qui nous le fait savoir dans sa déposition. Après le crime, Yourovsky s'approche de lui et lui dit : « Maintiens les postes extérieurs de peur que le peuple ne se révolte ! » Et, les jours suivants, les sentinelles continuent à monter la garde autour de la maison vide, comme si rien ne s'était passé, comme si les clôtures renfermaient toujours les prisonniers.

Celui qu'il faut tromper, celui qui ne doit pas savoir, c'est *le peuple russe*.

Un autre fait le prouve, c'est la précaution prise, le 4 juillet, d'emmener Avdief et d'écartier la garde russe. Les commissaires n'avaient plus confiance en ces ouvriers des usines de Sissert et de la fabrique des frères Zlokazof, qui s'étaient pourtant ralliés à leur cause et qui étaient venus s'enrôler volontairement pour « garder Nicolas le sanguinaire ». C'est qu'ils savaient que, seuls, des forçats ou des étrangers, des bourreaux salariés, consentiraient à accomplir la besogne infâme qu'ils leur proposaient. Ces bourreaux furent : Yourovsky, un Juif, Medvédief, Nikouline, Ermakof, Vaganof, forçats russes, et sept Austro-Allemands.

Oui, c'est du peuple russe qu'ils se cachent, ces hommes qui prétendent en être les mandataires. C'est de lui qu'ils ont peur ; ils craignent sa vengeance.

Enfin, le 20 juillet, ils se décident à parler et à annoncer au peuple la mort de l'empereur, par une proclamation affichée dans les rues d'Ekaterinbourg.

Cinq jours plus tard, les journaux de Perm publient la déclaration suivante :

DÉCISION

du Présidium du Conseil régional des députés ouvriers, paysans et gardes rouges de l'Oural :

Étant donné que les bandes tchéco-slovaques menacent la capitale rouge de l'Oural, Ekaterinbourg ; étant donné que le bourreau couronné peut échapper au tribunal du peuple (on vient de découvrir un complot des gardes blancs ayant pour but l'enlèvement de toute la famille Romanof), le Présidium du Comité régional, en exécution de la volonté du peuple, a décidé : l'ex-tsar Nicolas Romanof, coupable devant le peuple d'innombrables crimes sanglants, sera fusillé.

La décision du Présidium du Conseil régional a été exécutée dans la nuit du 16 au 17 juillet.

La famille de Romanof a été transférée d'Ekaterinbourg dans un autre endroit plus sûr.

Le Présidium du Conseil régional des députés ouvriers, paysans, et gardes rouges de l'Oural.

DÉCISION

du Présidium du Comité exécutif central de toutes les Russies, du 18 juillet, a. c.

Le Comité exécutif central des Conseils des députés ouvriers, paysans, gardes rouges et cosaques, en la personne de son président, approuve l'action du Présidium du Conseil de l'Oural.

Le Président du Comité exécutif central :

Y. SVERDLOF.

Dans ce document, on fait état d'une sentence de mort prononcée soi-disant par le *Présidium* d'Ekaterinbourg contre l'empereur Nicolas II. Mensonge ! Le crime, nous le savons, a été décidé à Moscou par Sverdlov, et ses instructions ont été apportées à Yourovsky par Golochtchokine et Syromolotov.

Sverdloff a été la tête et Yourovsky le bras ; tous deux étaient juifs.

L'empereur n'a été ni condamné, ni même jugé, — et par qui aurait-il pu l'être ? — il a été assassiné. Que dire alors de l'impératrice, des enfants, du docteur Botkine et des trois domestiques qui ont succombé avec eux ? Mais qu'importe aux meurtriers : ils sont sûrs de l'impunité ; la balle a tué, la flamme a détruit et la terre a recouvert ce que le feu n'avait pu dévorer. Oh ! ils sont bien tranquilles, aucun d'eux ne parlera, car ils sont liés par l'infamie. Et c'est avec raison, semble-t-il, que le commissaire Voïkof peut s'écrier : « Le monde ne saura jamais ce que nous avons fait d'eux ! »

Ces hommes se trompaient.

Après quelques mois de tâtonnements, l'instruction entreprend des recherches méthodiques dans la forêt. Chaque pouce de terrain est fouillé, scruté, interrogé, et bientôt le puits de mine, le sol de la clairière et l'herbe des environs révèlent leur secret. Des centaines d'objets et de fragments d'objets, la plupart piétinés et enfouis dans le sol, sont découverts, identifiés et classés par l'instruction. On retrouve ainsi entre autres :

La boucle du ceinturon de l'empereur, un fragment de sa casquette, le petit cadre portatif qui contenait le portrait de l'impératrice — la photographie en a disparu — et que l'empereur emportait toujours avec lui, etc.

Les boucles d'oreilles préférées de l'impératrice (l'une est brisée), des morceaux de sa robe, un verre de ses lunettes, reconnaissable à sa forme spéciale, etc.

La boucle du ceinturon du tsarévitch, des boutons et des morceaux de son manteau, etc.

Une quantité de petits objets ayant appartenu aux grandes-ducresses : fragments de leurs colliers, de leurs chaussures ; boutons, crochets, pressions, etc.

Six buscs de corsets en métal, « six », chiffre qui parle de lui-même, si l'on se rappelle le nombre des victimes : l'impératrice, les quatre grandes-ducresses et A. Démidova, la femme de chambre de l'impératrice.

Le dentier du docteur Botkine, des fragments de son lorgnon, des boutons de ses vêtements, etc.

Enfin, des ossements et des fragments d'ossements calcinés, en partie détruits par l'acide, et qui portent parfois la trace d'un instrument tranchant ou de la scie ; des balles de revolver — celles qui étaient restées dans les corps, sans doute — et une assez grande quantité de plomb fondu.

Lamentable énumération de reliques qui ne laissent, hélas ! aucun espoir et d'où la vérité se dégage dans toute sa brutalité et son horreur.

Le commissaire Voïkof se trompait : « Le monde sait maintenant ce qu'ils ont fait d'eux. »

Cependant les meurtriers s'inquiètent. Les agents qu'ils ont laissés à Ekaterinbourg pour égarer les recherches les tiennent au courant de la marche de l'instruction. Ils en suivent pas à pas les progrès. Et quand ils comprennent enfin que la vérité va être connue, que le monde entier saura bientôt ce qui s'est passé, ils ont peur et cherchent à faire retomber sur d'autres la responsabilité de leur forfait. C'est alors qu'ils accusent les socialistes-révolutionnaires d'être les auteurs du crime et d'avoir voulu par là compromettre

le parti bolchévique. En septembre 1919, vingt-huit personnes, accusées faussement d'avoir pris part au meurtre de la famille impériale, sont arrêtées par eux à Perm et jugées. Cinq d'entre elles sont condamnées à mort et exécutées.

Cette odieuse comédie témoigne, une fois de plus, du cynisme de ces hommes qui n'hésitent pas à envoyer à la mort des innocents pour ne point encourir la responsabilité d'un des plus grands crimes de l'histoire.

* * *

Il me reste à parler de la tragédie d'Alapaevsk qui est étroitement liée à celle d'Ekaterinbourg et qui causa la mort de plusieurs autres membres de la famille impériale.

La grande-duchesse Elisabeth Féodorovna, sœur de l'impératrice, le grand-duc Serge Michaïlovitch, cousin de l'empereur, les princes Jean, Constantin et Igor, fils du grand-duc Constantin, et le prince Palée, fils du grand-duc Paul, avaient été arrêtés au printemps 1918 et conduits dans la petite ville d'Alapaevsk, située à cent cinquante verstes au nord d'Ekaterinbourg. Une nonne, Barbe Yakovlev, compagne habituelle de la grande-duchesse, et S. Remes, secrétaire du grand-duc Serge, partageaient leur captivité. On leur avait donné pour prison la maison d'école.

Dans la nuit du 17 au 18 juillet, vingt-quatre heures après le crime d'Ekaterinbourg, on vint les chercher et, sous prétexte de les emmener dans une autre ville, on les conduisit en voiture à quelque douze verstes d'Alapaevsk. C'est là, dans une forêt, qu'ils furent mis à mort. Leurs corps furent jetés dans un puits de mine

abandonné où on les retrouva, au mois d'octobre 1918, recouverts par la terre éboulée à la suite de l'explosion des grenades à main qui avaient mis fin aux souffrances des victimes.

L'autopsie n'a relevé des traces d'armes à feu que sur le corps du grand-duc Serge et l'enquête n'a pu établir avec exactitude comment ses compagnons furent mis à mort. Il est probable qu'ils furent assommés à coups de crosses.

Ce crime, d'une brutalité inouïe, fut l'œuvre du commissaire Safarof, membre du *Présidium* d'Ekaterinbourg, qui ne fit d'ailleurs qu'exécuter les ordres de Moscou.

* * *

Quelques jours après la prise d'Ekaterinbourg, alors qu'on s'occupait de remettre en état la ville et d'enterrer les morts, on releva deux cadavres non loin de la prison. Sur l'un d'eux, on trouva un reçu de 80.000 roubles au nom du citoyen Dolgorouky et, d'après les descriptions des témoins, il semble bien que c'était là le corps du prince Dolgorouky. Quant à l'autre, on a tout lieu de croire que c'était celui du général Tatichtchef.

L'un et l'autre sont morts, comme ils l'avaient prévu, pour leur empereur. Le général Tatichtchef me disait un jour à Tobolsk : « Je sais que je n'en ressortirai pas vivant. Je ne demande qu'une seule chose, c'est qu'on ne me sépare pas de l'empereur et qu'on me laisse mourir avec lui. » Il n'a même pas eu cette suprême consolation.

La comtesse Hendrikof et M^{me} Schneider furent emmenées d'Ekaterinbourg quelques jours après le

meurtre de la famille impériale, et conduites à Perm. C'est là qu'elles furent fusillées dans la nuit du 3 au 4 septembre 1918. Leurs corps furent retrouvés et identifiés en mai 1919.

Quant à Nagornyy, le matelot d'Alexis Nicolaïevitch, et au laquais Ivan Sednief, ils avaient été mis à mort dans les environs d'Ekaterinbourg, au début de juin 1918. Leurs corps furent retrouvés deux mois plus tard sur le lieu de l'exécution.

Tous, du général au simple matelot, ils n'ont pas hésité à faire le sacrifice de leur vie et à marcher courageusement à la mort. Et ce matelot, humble paysan d'Ukraine, n'avait pourtant qu'un mot à dire pour être sauvé. Il n'avait qu'à renier son empereur ! Ce mot, il ne l'a pas dit.

C'est que, depuis longtemps, ils avaient, d'une âme simple et fervente, sacrifié leur vie à ceux qu'ils aimaient et qui avaient su faire naître autour d'eux tant d'attachement, de courage et d'abnégation.
